

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

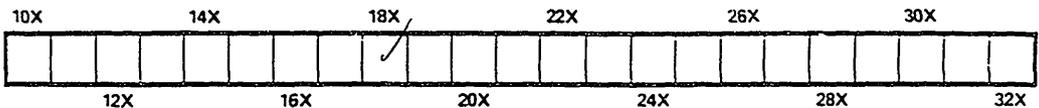
The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: La pagination est comme suit : [97]- 128 p.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.





LES ANNALES TÉRÉSIENNES

Seminaire de Ste-Therèse

DECEMBRE 1882.

Chronique.

Noël. — Le jour de l'an. — La milice du pape.

Où est-il cet heureux temps, où le 25 décembre, au milieu de la nuit, les cloches faisaient entendre leurs plus joyeux carillons et appelaient les fidèles à se rendre au temple, pour adorer Jésus enfant ? Le collège tout-à-coup s'illuminait, la cloche réglementaire, sonnante à toute volée, chassait le doux sommeil loin de nos paupières, la voix du surveillant laissant dormir cette nuit le *Benedicamus Domino* traditionnel, faisait retentir à nos oreilles le *Christus natus nobis*, et tous avec enthousiasme de répondre : *venite adoremus*. La lâcheté

et la nonchalance ne peuvent avoir accès dans nos dortoirs ; en un clin d'œil tous sont debout et font leur toilette en silence, le plus grand recueillement règne partout, on n'est occupé que de la pensée du grand événement qui se passe dans cette nuit à jamais mémorable. Une seule fois dans l'année, la communauté peut, après le coucher du soleil, franchir les murs du collège, c'est pour aller rendre ses hommages à Jésus naissant. Que de saintes pensées, de pieux sentiments animent tous les cœurs ! que d'élan d'amour se portent vers la crèche ! que d'émotions ! notre âme surabonde de consolation. En attendant les chants si doux, si mélodieux de Noël, notre cœur s'échauffe, il s'élève vers le ciel ; tout notre être entre dans un saint transport ; nous assistons au concert des anges, nous mêlons nos adorations à celles de Marie et des bergers, nous avons un avant-goût des délices célestes.

Cette année, pendant la nuit du 25 décembre, tout est calme et morne : les cloches gardent un profond silence, tous sont plongés dans le plus lourd sommeil, cette nuit est semblable aux autres nuits ; et pourtant elle nous rappelle encore la charité infinie d'un Dieu, sa venue sur la terre, son anéantissement. Nous n'avons rien perdu de notre foi et de notre amour pour l'enfant Dieu ; si nous dormons, nos cœurs veillent auprès de la crèche et désirent célébrer avec toute la solennité et la pompe d'autrefois cette fête si chère. Les circonstances pénibles dans lesquelles nous nous trouvons, nous empêchent de le faire. Depuis la terrible catastrophe du 5 octobre, nous avons appris à supporter les sacrifices ; nos fêtes n'ont plus leur éclat et leurs charmes ; elles se sentent du deuil dans lequel nous nous trouvons ; nous soupirons après la patrie, notre *Alma Mater*. Comme le peuple juif exilé sur les bords de l'Euphrate, assis sur des ruines : « Nous avons pleuré au souvenir de Sion, nous avons suspendu nos instruments de musique...., car comment chanterons-nous un cantique au Seigneur sur une terre étrangère ? »

* * *

Si nos fêtes ont perdu de leur éclat et de leur beauté, il en est une cependant qui se présente depuis deux ans et plus éclatante, et plus belle : je veux parler du jour de l'an. Au voyageur qui traverse les sables brûlants du désert, il faut de temps en temps des oasis où s'élèvent de verdoyants bosquets pour se reposer, et où coulent des ruisseaux limpides pour se rafraîchir ; à l'écolier téré sien qui veut bien se soumettre au régime plus ou moins pénible de la situation où nous sommes, il faut quelques jours de vacances pour retremper son courage ; aux professeurs et surveillants, quelques jours de repos pour réparer leurs forces et se remettre de leurs fatigues : et chose inouïe, on dit même que, cette année, monsieur le Directeur n'est pas trop opposé aux vacances.

Le jour de l'an ! il est si beau dans la famille canadienne. Si le 25 décembre a son arbre de Noël, ses cadeaux, ses *Christmas boxes*, le jour de l'an a aussi ses joies et ses étrennes. Le Canadien commence l'année par attirer sur lui les bénédictions du ciel : quoi de plus beau et de plus solennel que de voir tous les enfants se prosterner aux pieds de leur père ! cette bénédiction remplit le cœur d'un bonheur suave, resserre les liens qui unissent les divers membres de la famille, les rattache davantage à la sainte religion ; elle rappelle la vie simple et innocente des antiques patriarches ; aussi Dieu, du haut du ciel, ratifie cette bénédiction et déverse avec abondance ses grâces sur ces familles chrétiennes ; et quelle joie pour l'enfant de prouver une fois de plus à sa bonne mère combien il l'aime ! et puis vient le tour des frères et des sœurs, de grand-papa et de grand'maman ; dans toutes ces poignées de mains, ces expressions de tendresse, ces chastes embrassements, il y a quelque chose de touchant et de sublime qui fait oublier un instant les misères de cette vallée de larmes ; enfin, il y a dans la famille en ce jour, une efflorescence, une explosion de joie et d'amour que le cœur peut bien ressentir, mais que la plume ne saurait retracer.

Partez, jeunes amis, oubliez pour quelques jours vos études et vos classes ; dirigez vos pas vers le foyer paternel ; allez de nouveau goûter les douceurs du jour de l'an passé au sein de la famille ; profitez-en bien cette année, car l'avenir peut-être ne se montrera pas aussi prodigue. « Réjouissez-vous, je vous le répète encore une fois, réjouissez-vous, mais seulement dans le Seigneur. »

L'intérêt, l'amour que nous vous portons nous fait trembler sans doute à la vue des dangers que vous allez courir au milieu de ces fêtes ; rappelez-vous que la joie véritable ne se trouve que dans la paix de la conscience et le service du Seigneur. Nous vous confions à la garde de l'enfant Jésus ; il veillera sur vous, il vous protégera contre les ennemis qui ne manqueront pas de vous harceler et vous ramènera sains et saufs au bercail. Avec le père du jeune Tobie, je vous répète : « Que votre voyage soit heureux, que Dieu soit avec vous dans votre chemin, et que son bon ange vous accompagne. »

* * *

Il est sur la terre un homme remarquable. Elevé au-dessus de tous, assis sur un roc inébranlable, il est l'objet des bénédictions des justes et des malédictions des méchants, c'est le chef de l'Eglise, le pape. Les hommes au cœur dépravé, à l'esprit faussé, qui se vautrent dans le borbier de toutes les iniquités, voient dans le vieillard qui règne au Vatican un censeur de leur conduite ; aussi les injures, les blasphèmes sortent de leur bouche, comme les eaux du torrent, pour aller l'inonder et le submerger ; l'incrédule, l'impie, l'insensé qui voudrait anéantir la divinité, qui a dit dans son cœur : « il n'y a point de Dieu, » veut aussi balayer de la surface de la terre celui qui est le représentant de l'Être Suprême ici-bas ; certaines sectes aveugles et impies le peignent sous les dehors les plus affreux et sous les figures les plus horribles, afin d'inspirer à la génération qui pousse une plus vive horreur de celui qu'ils appellent un démon dans une chair humaine, un mons-

tre incarné ; ils lui ont juré une haine éternelle, sans doute parce que le pape, chargé de faire fructifier la vigne du Seigneur, en a retranché les sarments desséchés et pourris qui menaçaient de gâter l'arbre entier. Défenseur né de la vérité, les nombreux partisans des différentes erreurs modernes, l'ont pris comme point de mire de toutes leurs attaques : aussi vomissent-ils contre Léon XIII les insultes les plus grossières. Leurs écrits ne sont que des diatribes les plus criantes à son adresse ; et ils croiraient faire triompher leurs erreurs en anéantissant celui qui a reçu d'en haut la foi véritable, l'infaillible vieillard du Vatican. Le chancre qui dévore et mine l'existence sociale des nations modernes, les sociétés secrètes, sous quelques noms qu'elles se présentent, ont toutes pour but la destruction de la religion du Christ, partant la disparition de celui à qui il a dit : " Tu es pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle." Comme le serpent fascine de son regard sa victime, l'entoure de ses anneaux tortueux, le presse dans ses étreintes, lui suce le meilleur de son sang et le laisse inanimé sur le sol, ainsi la révolution, dans ces derniers temps, circonvenait le pape, l'entourait de ses bataillons pressés et lui enlevait ses biens les plus chers, le domaine de la sainte Eglise, la royauté et la liberté. Elle le tient encore dans ses enlacements, et si le bras de Dieu n'était là pour le protéger contre sa fureur, elle le ferait disparaître. Léon XIII enfermé dans son palais, n'en peut sortir sans être en butte aux sarcasmes d'une populace éhontée, sans être exposé à tomber sous la main de quelques meurtriers qui demandent à grands cris, comme autrefois les Juifs au prétoire : *tolle, crucifige eum*. " Les rois de la terre se sont assemblés et les princes se sont joints ensemble contre le Seigneur et contre son Christ."

Enfants chrétiens, resterez-vous insensibles à tous les outrages dont on abreuve votre père ? Ne sentez-vous pas votre cœur se révolter au récit de ces horreurs ? Ne chercherez-vous pas à secourir celui qui

vous dirige dans les sentiers de la foi ? Ah ! si vous l'aimez véritablement, vous trouverez dans votre cœur d'enfant et d'adolescent quelques moyens de le consoler et de lui venir en aide. Les riches lui offrent une partie de leur fortune ; les savants consacrent à sa défense leur science et leur plume ; ici même dans notre pays, en 1867, des mères vraiment chrétiennes lui sacrifiaient leurs fils bien-aimés ; et ces jeunes Canadiens, revêtus du costume de zouaves, quittaient gaiement leur patrie et leurs familles pour aller verser leur sang à la défense du saint siège. Pour vous, écoliers, ne combattez-vous pas aussi pour le saint père ? Ne volerez-vous pas à son secours ? Le plus acharné de ses ennemis, celui qui a soufflé par le monde le mal, la révolution, celui qui voudrait anéantir la papauté, c'est celui-là même qui, le premier, a levé l'étendard de la révolte, en s'écriant : *non serviam... ascendam et similis ero Altissimo* ; il est à la portée de vos coups, combattez-le par la prière, la mortification et la sainte communion.

Pie IX a établi une association particulière, dite "la milice du pape ;" il l'a enrichie d'indulgences nombreuses. Ces soldats n'ont pas à verser leur sang sous les murs de la ville éternelle ; mais ils offrent à Dieu pour le Saint-Père, des heures de silence et de travail, des communions. Cette milice existe dans plusieurs maisons d'éducation. Voici en quels termes généreux sont conçus quelques-uns des engagements de ces nouveaux zouaves : « Il faut une étrenne pour le Saint-Père ! Je promets donc de faire un bon zouave avec la grâce de Dieu et le secours de Marie. » Un autre disait : « Je m'engage dans les zouaves ! Ah ! qu'il est doux de travailler pour le saint Père ; le cœur en est plus joyeux et l'âme en est plus tranquille. » Des zouaves font jusqu'à quinze heures de silence par jour. Dans un de ces collèges, un bataillon composé de 199 zouaves, réalisa au bout d'un mois la jolie somme de 37,400 heures de silence, 29,000 heures de travail, 7,800 récréations parfaites et 549 communions.

Depuis quelque temps, cette pieuse association est

établie au milieu de vous et a produit de magnifiques résultats ; pour le mois de décembre, les soldats du pape ont fourni les statistiques suivantes : 10,425 heures de silence et de travail, 401,564 *Ave Maria*. Enrôlez-vous dans cette milice ; combattez avec ardeur pour le saint Père. Dieu qui ne laisse pas sans récompense un verre d'eau donné en son nom, ne laissera pas perdre tous ces généreux sacrifices ; vos prières toucheront son cœur, vous hâterez le triomphe de la bonne cause, la délivrance de votre père ; et votre mère, la sainte Eglise, empruntant les paroles de Débora aux guerriers d'Israël, vous dira : « Mon cœur vous aime, ô nobles guerriers d'Israël. »

ANTHOS.

29 décembre 1882.

Dierum Lætissima.*

OPÉRETTE EN TROIS PARTIES.

I

L'ATTENTE.

LE CHŒUR

Loin de nous la tristesse !
 O joyeux compagnons,
 En ce jour de liesse
 Jouons, rions, chantons.

* Cette opérette, composée à l'occasion d'une visite de Mgr E. Chs Fabre, fut chantée pour la première fois au séminaire de Ste-Thérèse, en présence de Sa Grandeur, le 30 juin 1880, veille de la distribution des prix. La musique était du Rév. A. Sauvé, professeur de chant au séminaire.

JUNIOR

O cloches, ces l'aurore
 Jetez vos carillons
 Et votre voix sonore
 Aux échos des vallons.

Flotte au sommet de la demeure,
 Drapeau ; que la brise t'effleure.
 Avec raison . . . car dans une heure
 Aura mis le pied sur nos bords
 Le digne objet de nos transports.

LE CHŒUR

Avec raison . . . car dans une heure
 Aura mis le pied sur nos bords
 Le digne objet de nos transports.

SENIOR

C'est Monseigneur
 Le bon pasteur
 Qui vient, au milieu de nos peines,
 Nous visiter,
 Nous consoler
 Des maux dont nos heures sont pleines.

C'est l'envoyé du Seigneur Tout-puissant
 Qui vient à nous en ce moment ;
 Son front est ceint d'une douce auréole,
 Sa voix encourage et console.

Réjouissons-nous, ce père bienveillant
 Nous apporte un riche présent :
 Dans sa bonté, dans sa munificence
 Il nous apporte la vacance.

SENIOR et JUNIOR

C'est Monseigneur
 Le bon pasteur

Qui vient, au milieu de nos peines,
 Nous visiter,
 Nous consoler
 Des maux dont nos heures sont pleines.

LE CHŒUR

Loin de nous la tristesse !
 O joyeux compagnons,
 En ce jour de liesse
 Jouons, rions, chantons.

II

LA JOUISSANCE.

LE CHŒUR

O moments remplis d'allégresse,
 D'amour, de joie et de bonheur,
 Où cet ami de la jeunesse
 Nous apparaît dans sa splendeur.
 A la chapelle
 On nous appelle,
 Courons-y tous en chœur.

SENIOR et JUNIOR

Recevez de notre hommage
 Les respects les plus profonds ;
 Acceptez, selon l'usage,
 Nos souhaits les plus féconds.

SENIOR

Le prélat de sa présence
 Encourage nos efforts ;
 Il applaudit aux essors
 De notre jeune éloquence.
 Que lui dit ton cœur aimant ?

JUNIOR

Je lui dis, mon cher confrère :
 Monseigneur, sois notre père ;
 Pour moi, je suis ton enfant.

SENIOR

Avec tendresse il dépose
 Sur la tête des vainqueurs
 Une couronne de fleurs,
 De laurier et de rose.
 Que lui dit ton cœur aimant ?

JUNIOR

Je lui dis, mon cher confrère :
 Monseigneur, sois notre père ;
 Pour moi, je suis ton enfant.

LE CHŒUR

O moments remplis d'allégresse,
 D'amour, de joie et de bonheur,
 Où cet ami de la jeunesse
 Nous apparaît dans sa splendeur.
 A la chapelle
 On nous appelle,
 Courons-y tous en chœur.

III

LE SOUVENIR.

LE CHŒUR

Oh ! qu'il est bon, qu'il est donc bon !
 Le père qu'on vit dans notre maison.
 Vive la joie,
 La douce joie
 Que nous envoie
 Celui que l'on festoie.
 Oh ! qu'il est bon, qu'il est donc bon !
 Le père qu'on vit dans notre maison.

SENIOR

Je reconnus sa bienveillance,
 Dans son regard luit la douceur.

JUNIOR

Oui, la douceur !

SENIOR

Il est le père de l'enfance
 Et son dévoué protecteur.

JUNIOR

Son protecteur !

SENIOR

A lui notre reconnaissance,
 A lui notre amour, notre ardeur.

JUNIOR

Oui, notre ardeur !

SENIOR

Son doux sourire et sa clémence
 Ont su lui gagner notre cœur.

JUNIOR

Tout notre cœur !

SENIOR et JUNIOR

Fête charmante !
 Beau souvenir
 Qui nous enchante
 De doux plaisir !

LE CHŒUR

Oh ! qu'il est bon, qu'il est donc bon !
 Le père qu'on vit dans notre maison,
 Vive la joie,
 La douce joie
 Que nous envoie
 Celui que l'on festoie.
 Oh ! qu'il est bon, qu'il est donc bon !
 Le père qu'on vit dans notre maison.

JOANNES.

Lexique de la langue Iroquoise.

Par M. l'abbé Cuoq, prêtre de St-Sulpice.

ÉTUDE BIBLIOGRAPHIQUE.

La nation iroquoise se trouve liée intimement aux origines de notre histoire. A l'époque de la colonisation française au Canada, l'Iroquois nous apparaît comme l'obstacle destiné à faire ressortir la grandeur de cette œuvre providentielle et à manifester clairement Celui qui la dirigeait. Le peuple canadien se formait de ces familles françaises éparses sur les rives du St Laurent : l'Iroquois servait d'instrument entre les mains de Dieu, pour éprouver ce peuple naissant et lui donner la trempe qui fait les fortes races.

Aujourd'hui, la grande famille iroquoise n'est plus qu'une ombre d'elle-même. Transplantée de la forêt au sein de la colonie française, elle n'a fait que dépérir dans l'atmosphère de notre civilisation, et ses débris actuels semblent voués à une destruction plus ou moins tardive, mais certaine, inévitable. Ils ne sauraient échapper à la destinée qui entraîne à leur ruine toutes les races sauvages du moment qu'elles viennent en contact avec les nations européennes.

Mais un peuple qui a joué un rôle si considérable dans notre histoire est-il condamné à périr comme la

bête fauve ou la forêt primitive disparues de nos bords sans laisser d'autres traces qu'un souvenir?... Non, sans doute. Puisque ce pauvre peuple peut nous léguer avec sa langue un monument complet et durable de lui-même, il convient de recueillir cette langue, il importe de garder ce monument. C'est la pensée qui a inspiré l'ouvrage de M. l'abbé Cuog et lui assure à la fois son importance et son opportunité.

Grâces à ce livre, la langue iroquoise restera ; elle se trouve fixée et sauvée à jamais de l'oubli. Cette œuvre de conservation devait être la tâche commune de l'Église et de la France qui ont fourni tant de victimes à la férocité iroquoise et lui doivent, après Dieu, la gloire de nombreux martyrs. Aussi, ce sont les missionnaires français qui les premiers se sont appliqués à ce travail et n'ont cessé de s'y occuper depuis deux siècles. M. l'abbé Cuog a mis à profit les trésors amassés par ses devanciers ; il y a ajouté le résultat de ses études personnelles et de sa longue pratique des langues sauvages ; c'est de ce double labeur que nous vient le *Lexique de la langue iroquoise*.

Un ouvrage de ce genre est une bonne fortune pour les philologues. Pourquoi faut-il que les philologues soient si rares dans notre pays, et que la philologie elle-même soit une région à peu près inexplorée?... C'est assez dire que le lexique iroquois trouvera chez nous peu de lecteurs. Mais il en trouvera beaucoup à l'étranger, au *Smithsonian Institute*, dans les universités allemandes, partout où l'on a quelque souci de l'indianologie, quelque idée de sa valeur intrinsèque, quelque soupçon de ses rapports avec la science ethnologique et des lumières nouvelles qu'elle peut fournir pour résoudre le grand problème de l'origine des races américaines.

Pour nous, dans notre pays, quelle que soit notre persistance à nous tenir en dehors du mouvement philologique qui distingue notre siècle, nous ne pouvons rester étrangers ni indifférents à notre histoire. Or, au point de vue historique, le livre de M. l'abbé Cuog s'impose encore à notre attention. Un lexique n'est

point seulement ce qu'il paraît à la surface, c'est-à-dire, un catalogue de mots rangés selon l'ordre alphabétique. Derrière les mots sont les idées, les choses, les faits. Vous avez là, avec la langue d'un peuple, la somme de ses idées, le dépôt entier de ses connaissances, l'expression complète de son esprit. Quelque soit ce peuple, vous le retrouvez là tout entier, avec les conditions de sa vie matérielle, les traits distinctifs de sa vie morale, les phases diverses de son existence sociale. Le *lexique iroquois* nous ouvre donc un jour nouveau sur le monde sauvage au milieu duquel le peuple canadien dût naître et grandir. Ce monde nous était connu déjà par les récits de nos vieux chroniqueurs ; mais la langue elle-même nous en donne un écho plus sûr et plus fidèle encore. Tout imprégnée qu'elle est de la vie sauvage, elle en révèle mieux l'esprit et les mœurs. Dans sa verdeur ou plutôt sa crudité naïve d'expression, elle fait revivre pour nous les hommes et les choses de ce monde étrange. Qu'on en juge plutôt par quelques exemples :

Faire la guerre se dit en iroquois KAREKWAS, littéralement, *enlever des chevelures*. Ce mot exprime à la fois la suprême ambition du guerrier sauvage et l'objet de son orgueil, le trophée de sa victoire.

KIATOTHA signifie *planter quelqu'un*. Sous cette image, pour nous de couleur si inoffensive, l'Iroquois voit le poteau se dresser, les tisons s'allumer et rôtir la chair de leur victime : c'est le supplice du feu.

WAKENONWARORI, *avoir la cervelle cuite*, c'est-à-dire, *faire des choses insolites, être fou*. C'est encore le supplice du feu qui a fourni cette image. Vous voyez d'ici la scène : le prisonnier est attaché au poteau ; sur son crâne dénudé et sanglant on verse de l'eau bouillante ou l'on applique des charbons embrasés ; le malheureux pousse des cris rauques, s'agite convulsivement, fait des soubresauts et des contorsions étranges au milieu de l'hilarité des spectateurs qui se moquent de *sa folie* !

KATSIEHOWANEN, *grand feu et grand conseil*. Le même mot désigne les deux choses, parce que l'une n'allait pas sans l'autre chez nos sauvages. *Allumer le*

feu, c'est tenir conseil ; *ceux qui placent le feu* sont les anciens, les chefs de la nation ; *rassembler les chefs*, c'est ramasser les tisons.

KHONHENS, littéralement *mettre la tête sur l'oreiller*. C'est l'adoption sauvage qui fait entrer un prisonnier, un esclave dans la famille pour remplacer un parent perdu à la guerre.

KATETSIENS, *faire de la médecine* et *avoir des songes* : deux choses qui se confondaient dans l'idée comme dans la langue du sauvage.

Cette langue nous présente l'Iroquois tel que l'avait fait la nature. Mais l'heure de la grâce vint à sonner pour lui. Si longue et si opiniâtre que fût sa résistance, il céda à l'attrait de cette religion nouvelle qui se révélait dans des mystères d'ineffable charité et se personnifiait si grande, si belle dans le dévouement et la patience du missionnaire. D'un autre côté, le voisinage des colonies européennes se faisait sentir. Sous cette double influence, l'Iroquois devint un autre homme. Il prit trop sans doute de notre civilisation et trop peu de notre religion, mais ce qu'il prit de l'un et de l'autre suffit pour modifier son langage comme ses idées et ses mœurs. De vieilles expressions tombèrent en désuétude ; tels furent surtout les termes de guerre. D'autres restèrent dans la langue, mais en modifiant leur acception. Ainsi le mot TEKENENRAIENS, qui signifiait *poster une bande, une troupe d'éclaireurs*, n'eut plus que le sens général *d'épier, de surveiller* ; KHASENS, qui voulait dire autrefois *tenir conseil*, signifie aujourd'hui *dire la messe*. Pour exprimer les objets nouveaux, des mots français ou anglais entrèrent de toutes pièces dans la langue, subissant à peine quelque changement de prononciation en passant par des lèvres iroquoises. Ainsi *soldat* devint SOTAR ; le *schelling* anglais fut SIRON ; avant la conquête il avait été WENTKASO, c'est-à-dire, *vingt-quatre sous*. *Demander l'aumône, la charité*, était chose inconnue pour les Iroquois qui ne mendiaient jamais ; pour rendre cette idée, ils adoptèrent simplement le mot français *la charité*, travestie à leur manière : TEKAT-SARITES. D'autres expressions furent tirées plus heureu-

sement du fonds même de la langue qui se prête avec une facilité merveilleuse à la composition des mots. Ainsi, une *montre* fut nommée: KARAKWAKA HENHIONTHA, *ce par quoi on examine le soleil*; les *moutons* furent désignés au genre féminin par ce qui avait le plus frappé l'imagination sauvage: LES BÊTES QUI ONT DEUX PETITES CORNES. Il est curieux de retrouver dans certains mots les traces de quelques usages disparus depuis longtemps de la vie iroquoise. Ainsi, le feu ne s'allume plus pour les conseils, et cependant l'on appelle toujours les conseillers *ceux qui placent le feu*. La buchette OHOŃKARA qui autrefois jouait un si grand rôle chez nos sauvages comme symbole signifiant ou un engagement à la guerre ou une invitation à un festin; la buchette apparaît encore dans KHONKARIAKS, *commander*; RIHONKARIAKON, *je l'ai envoyé là*; KEHONKARAWIRE, *je vais les inviter à dîner*.

Ainsi, comme toutes les langues, l'idiome iroquois a subi les vicissitudes de la nation elle-même et se compose d'éléments divers qui ressemblent aux couches superposées ou entremêlées d'un terrain géologique. Les mots ne sont pas tous de même origine ni de même époque. Les uns appartiennent au fonds primitif de la langue et représentent l'âge où la barbarie iroquoise s'épanouissait dans toute sa vigueur. Les autres sont de formation moderne et sont entrés dans la langue depuis qu'elle a subi l'influence chrétienne et civilisatrice. À ces deux éléments de la langue correspondent les deux types historiques de la race: l'un, le vieil iroquois, l'enfant de la nature, le terrible chasseur d'homme et de bête fauve, qui ne voulut recevoir des Européens que l'arme dont il avait besoin pour atteindre plus sûrement sa victime; l'autre, l'iroquois moderne qui, en se rapprochant de nous, a dû prendre quelque chose de notre vie et de nos mœurs, mais qui, avec ses traits de peau-rouge, conserve encore un fonds de sauvagerie réfractaire à toute civilisation.

M. l'abbé Cuoq a touché, dans les appendices de son livre des questions qui sont du plus haut intérêt pour notre histoire.

Quels étaient les sauvages que rencontra Jacques-Cartier sur les rives du St-Laurent? Les listes de mots que le découvreur avait recueillies dans ses deux premiers voyages et qu'il a conservées dans ses relations, ont fourni à M. Cuoq la solution définitive du problème. Il est désormais acquis à l'histoire que les peuplades visitées par Jacques Cartier étaient d'origine iroquoise.

Quelle est l'origine des Iroquois eux-mêmes? M. l'abbé Cuoq n'ose point décider la question. Il ne paraît pas même possible de la décider dans l'état actuel de la science. Mais si l'on arrive jamais à retrouver quelque débris de la langue perdue des Alains, des Huns, des Hérules, on pourrait bien découvrir quelque lien de parenté entre ces barbares du moyen-âge et nos modernes Iroquois. C'est une conjecture, un soupçon dont notre auteur ne peut se défendre. Et comment n'être pas surpris comme lui de l'analogie qui existe entre les mots iroquois ATIRON, *chat sauvage*; RATAKHES, *coureur* et les noms des célèbres chefs Atila et Radagaise?

Il y aurait bien d'autres glanes historiques à faire dans le lexique iroquois. Je ne veux signaler encore que certaines étymologies. KANATA, *village, amas de cabanes*, nous a donné le nom de notre pays, *Canada*. OSERAKE, d'où est sorti *Hochelaga*, veut dire *chaussée de castors*. KAHNAWAKE, dont les anglais ont fait *Caughnawaga*, signifie *là où est le rapide*. *Niagara* n'est qu'une corruption du mot IORAKAHE, *résonner, faire du bruit*. TORONTO veut dire littéralement *un arbre dans l'eau*. Les Français ont formé le nom qu'ils ont donné aux Iroquois de deux mots qu'ils entendaient souvent dans leur bouche : KWE, *salut, bonjour, l'ave des latins*; HERO, qui signifie : *oui, c'est ainsi, en vérité*, ou bien, *il est arrivé*, il est présent. Les Iroquois s'appelaient eux-mêmes selon le génie sauvage : ONKWE ONWE, c'est-à-dire, *les vrais hommes*. Ils nommaient les Français : ONSERONNI, *faiseurs de haches*; les Anglais, TIORENSAKA, *hommes du levant*; les Écossais, KENTAHERE, mot tiré de la forme de leur casquette qui ressemblait trop à ce vestige que la vache laisse *parfois* dans nos parcs. Le

nom d'ONONTIO, *belle montagne*, qui était la traduction libre du nom de M. de Montmagny, passa à tous les autres gouverneurs français. Le roi de France était le grand *onontio*. Les gouverneurs anglais s'appellent *kora*, du nom de *Corlaer*, gouverneur d'Albany, prononcé à l'iroquoise. Le roi d'Angleterre est le grand KORA.

On le voit assez par tout ce qui précède, l'ouvrage de M. l'abbé Cuoq ne ressemble point à une lexique ordinaire. Il en diffère surtout en ce qu'il présente non point le squelette d'une langue, mais la langue elle-même, animée, vivante, dans ses formes diverses et ses rapports multiples avec l'histoire, la géographie, l'ethnologie. Voici donc un lexique qui a le don de se faire lire. Voici un linguiste qui sait dissimuler l'aridité de sa science sous l'abondance et la variété des notes, sous la richesse des commentaires; un écrivain qui sait jeter le mouvement et la vie à travers cet amas de mots isolés, disparates qu'on appelle le dictionnaire. Comment ne pas goûter la langue qu'il nous parle, fût-elle l'iroquoise, quand il la parle de cette façon, avec ce mélange de verve française et d'érudition allemande?

Après avoir goûté son lexique, les lecteurs de M. l'abbé Cuoq éprouveront sans doute un désir dont j'ose me faire l'interprète : c'est que le digne auteur entreprenne pour l'algonquin ce qu'il vient de faire pour l'iroquoise, et qu'il complète ainsi la série de ses traités d'indianologie. On n'attend pas moins de son savoir, de son patient labeur, de son dévouement à la linguistique américaine. Puisse la Providence lui ménager assez de vie et de loisirs pour qu'il conduise à bon terme cette œuvre importante !

En Raquettes.

SOUVENIRS ET IMPRESSIONS.

Décembre! Ne revenez de longtemps, petits oiseaux qui fuyez souffreteux nos climats. *Décembre!* circonscrivez vos ébats, hardis patineurs qui glissiez sur une

mer de vitre, emportés comme dans un tourbillon. *Décembre!* descendez vos traîneaux, fouettez vos coursiers, enfance tapageuse ; du sommet des collines blanches, montrez-nous vos glissades saisissantes et poudreuses. Reprenez vos bras et votre ardeur, jeunesse infatigable, pour bâtir vos forts de glaces et “ tailler dans la neige des géants éphémères.”

Oui ! c'est un fait accompli, l'hiver est venu. *Venit hyems, hyems venit!* Le véhicule au traîneau grinçant, le son retentissant des grelots, les vents présageant la tempête, les giboulées, la poudrierie suffocante : tout nous est arrivé avec Décembre. Naturellement aussi, bien des joies ménagées par cette épaisse couche de neige qui couvre partout le sol, une riche perspective ouverte de combats avec boulets blancs, et surtout d'excursions en raquettes, promenades bienfaisantes et libres. en ligne droite et au loin à travers champs unis, ou contournées et sans but, par coteaux, bois et ravins.

En raquettes ! c'est rappeler, pour les partisans du *sport*, une série d'exercices longs et violents, des situations pleines d'anxiété, des efforts extrêmes, souvent des courses téméraires, peut-être des ambitions mortelles ; c'est rappeler encore les élans gigantesques et la vie nomade de nos vigoureux trappeurs, ou encore les fameux congés des *coureurs de bois* chargés d'aller faire la traite dans les pays sauvages. Nous n'envions le sort ni des uns, ni des autres : les premiers sont le plus souvent des marcheurs à gages, esclaves du but et des enjeux ; les seconds, dans leurs incessantes migrations, périssent quelquefois victimes de leur trop grande liberté, et nous ne sommes plus de ces temps où l'amour fou d'une pernicieuse licence faisait avorter de solides vocations, ou tronquer un cours d'étude à peine commencé.

* *
*

Nos excursions, à nous, sont plus modestes, nos congés, moins longs et moins périlleux. En raquettes ! n'est qu'un cri de ralliement qui fait écho dans bien des cœurs, et que l'on répète de bouche en bouche com-

me ses équivalents : En patins ! Au bois ! En promenade ! En effet qui n'a pas connu au collège, pendant les quelques années passées sous le large toit de l'Alma Mater, les plaisirs des promenades en raquettes, à travers le splendide panorama de collines, de vallons, de bocages et de forêts, de ruisseaux et de rivières, qui se déploie tout autour de l'emplacement du séminaire, étalant mille paysages poétiques et charmants ?

Voyez-vous là-bas, revenant de l'ouest, cette joyeuse bande indisciplinée qui s'avance à qui mieux mieux sur la rampe des coteaux, croise soudain la plaine traversée de dunes d'une éblouissante blancheur, et s'arrête gaillarde, le rose à la figure, l'air sec et pur aux poumons, au cœur la franche gaieté ? C'est le groupe des *grands* qui revient d'une excursion à la *petite montagne*, située environ à deux milles du Séminaire. Là il y eut d'abord toutes les émotions d'un assaut en règle pour escalader les pentes escarpées du *Pic-à-Jérôme* ; puis, au sommet sur la grande balançoire qu'on y a dressée, on s'en est donné à cœur joie malgré l'air vif, montant et descendant avec une rapidité effrayante ; enfin est venue la glissade du départ, assez émouvante pour payer amplement de tous les efforts d'une ascension ardue et harassante. Hélas !... *fuimus Troes, fuit Ilium et ingens gloria Teucrorum*. Pauvre *petite montagne*, si jamais elle mérita la mention honorable sur notre mappemonde, il faut maintenant l'en rayer, et chercher en partie ses débris épars sur la grande voie ferrée de Montréal à Ottawa. O vapeur ! o progrès ! que vous coûtez cher à nos souvenirs !

Jeudi prochain, nos jeunes amateurs repartiront pour une nouvelle course en raquettes ; et, cette fois, à leur air plus grave, à leur allure empressée, à leur costume plus fashionable, nous concluons que la promenade sera plus longue, plus soutenue. Ils reviendront moins agiles, presque épuisés. C'est que, voyez-vous, on aura poussé une pointe jusqu'au village voisin, et les voûtes de l'église de Ste-Rose auront retenti frémissantes du chant de l'*Ave Maris stella* ou d'un cantique de Noël.

Les confrères de la petite salle ne les auront pas

suivis jusque-là. Pour eux, la promenade aura été plus modérée mais non moins agréable et bienfaisante. Blocs enfarinés, ils reviennent tout rayonnants du plus proche ravin après avoir fait maints gâchis dans la neige, laissé mille traces de leurs glissades hardies, marqué plus d'un théâtre de leurs joutes pacifiques.

En raquettes ! ce ne sont pas des plaisirs réservés aux seuls écoliers ; et nous connaissons plus d'un grave professeur qui se font écoliers *en ce point*. L'aimable chroniqueur *Sim* nous a déjà fait le récit pittoresque d'une de leurs expéditions lointaines. Cependant ces grandes courses qui prêtent flanc à des aventures presque romanesques—*trahit sua quemque voluptas*—me paraissent plus belles en perspective qu'en réalité. Pour moi je préfère les promenades tranquilles, récréatives, poétiques à travers les méandres capricieux de nos beaux ravins que la main de Dieu a creusés dans cette rangée de collines qui nous ferment la vue au nord et à l'est de notre horizon. Et songez que vous n'avez que l'embaras du choix : ces ravins se comptent par douzaine, offrant chacun son caractère particulier d'aspects pittoresques, de dessins bizarres, de scènes grandioses et enchanteresses. Qu'à tout cela viennent s'ajouter les splendeurs et les décors d'une magnifique nature d'hiver alors que l'humidité de l'air s'est condensé en s'attachant aux arbres, se juxta-posant sur leurs rameaux en fleurs de givre et de frimas qui répandent sans cesse, sous les rayons du soleil, comme une poudre d'or.

Lafontaine disait dans une de ces chronographies dont il a le secret : *Quelle est belle à mes yeux cette nuit endormie !* Qu'eut-il dit si, comme nous, il se fut donné le luxe d'une excursion en raquettes, à cette heure solennelle où tout dort dans la nature, excepté le firmament tout pétillant de globes lumineux, excepté la bise sifflante et monotone, excepté l'épaisse couche de neige qui crie et obéit en gémissant sous le pied du marcheur, s'enfuyant alerte et furtif à travers l'ombre, sous les pâles rayons de l'astre argenté ? Quelles craintes lui eussent inspirées *le fond des bois et leur vaste silence*, si soudain il se fût enfoncé dans les ténèbres de plus en plus épaisses d'un

dans les premiers sapins qui s'offrent aux regards ! “ Rien de plus gentil, que ces arbres en toilette d'hiver, ” aurait dit Eugénie de Guérin. “ Les troncs noirs des arbres, ” aurait poursuivi son frère Maurice, “ s'élèvent comme des colonnes d'ébène, sur un parvis d'ivoire. Cette opposition dure et tranchée et l'attitude morne des bois attristent éminemment. On n'entend rien, pas un être vivant, sauf quelques moineaux qui vont se réfugier en piaulant dans les sapins qui étendent leurs longs bras chargés de neige. ” Quelle richesse de paysage, en effet, que cet ensemble de cônes verdoyants, chargés des premières neiges de l'hiver, pliant sous le poids, mais demeurant immobiles comme honteux et confus sous ce brillant manteau d'hermine, ou encore présentant, par l'assemblage de leurs rameaux raidis et comme couverts de chaperons blancs, l'aspect de ces riches *pains bénits* que l'on voyait jadis, dans le sanctuaire de nos églises, à la naissance de Jésus, se dresser vers la voûte et étaler leurs longues tresses de gâteaux succulents. Vraiment c'était digne d'exciter l'admiration des trois professeurs avides de poésie, en quête du beau à travers le sentier étroit et capricieux que s'est tracé le fil de l'eau, pendant que le petit ruisseau, resserré dans sa prison, gazouillait et gémissait sous leurs pas.

Halte-là ! les braves, vous êtes au troisième ravin, il faut bientôt songer au retour, vous devez avoir faim. Pas de temps à perdre, vite ! un bon feu.—Mais comment faire du feu dans la neige ? Des marcheurs en raquettes ne sont pas si novices, ils se font *sauvages*, à leurs heures. *Ils grattent la terre jusqu'à sang*, et bientôt la fumée qui s'élève du fond du ravin, le pétilllement de la flamme se mêlant à la joie des convives annoncent ni plus ni moins un *campement..... en miniature*. Et puis voilà. La promenade était finie. “ Nous avons, disait *Joannes*, lui autrefois missionnaire au Manitoba, nous avons dans cette petite excursion, à part les accidents, toute une idée des longs voyages du missionnaire à travers la prairie, les lacs et les rivières du vaste territoire du Nord-Ouest. ”

*
*

Les missionnaires du Nord-Ouest. Ah ! quels marcheurs *en raquettes* ! marches forcées, toute la journée ; repos pris sur la neige : l'on trouve, dit-on, parfois plusieurs pouces de neige sur les couvertures. Oh ! pour eux, *En raquettes* ! ce ne sont pas de purs délassements, ils ne vont pas à la recherche des sites pittoresques, de la seule poésie des bois et des champs. Un autre but les inspire, ils s'élancent à la poursuite des âmes, dont le prix égale le sang d'un Dieu : *Empti enim estis pretio magno* ; à la poursuite de pauvres frères égarés qu'ils veulent ramener dans le droit chemin et orienter vers l'idéal de toute perfection : *glorificate et portate Deum in corpore vestro*. Le missionnaire, comme il fait rayonner tout autour de lui, le dévouement, l'amour de Dieu et du prochain, comme il sanctifie tout ce qu'il touche ! qu'ils sont dignes de vénération ses souliers et ses démarches ! *Quam speciosi pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona !*

*
*

Cette petite esquisse des promenades en raquettes, qui se font surtout dans le rayon du Séminaire, n'a pas la prétention de révéler des aperçus nouveaux sur le sujet, encore moins de consacrer en ces pages l'histoire de la raquette ; tout simplement nous avons voulu réveiller des souvenirs aux anciens confrères et en conserver d'autres pour nous. Cependant, en terminant, nous savons devoir intéresser le lecteur, si nous mettons sous ses yeux la description si exacte que le P. de Charlevoix faisait des raquettes, en mai 1721.

“ Les raquettes, dont il faut nécessairement se servir, “ pour marcher sur la neige, ont environ trois pieds de “ long et quinze ou seize pouces dans leur plus grande “ largeur. Leur figure est ovale, à cela près, que l'ex- “ trémité de derrière se termine en pointe ; de petits “ bâtons de traverse, passés à cinq ou six pouces des “ deux bouts, servent à les rendre plus fermes, et celui “ qui est sur le devant, est comme la corde d'une ou-

“ verture en arc, où l'on met le pied, qu'on y assujettit
 “ avec des courroies. Le tissu de la raquette est de
 “ lanières de cuir de la largeur de deux lignes, et le
 “ contour est d'un bois léger durci au feu. Pour bien
 “ marcher sur ces raquettes, il faut tourner un peu les
 “ genoux en dedans, et tenir les jambes écartées. Il en
 “ coûte d'abord pour s'y accoutumer; mais quand on
 “ y est fait, on marche avec facilité et sans se fatiguer
 “ davantage que si on n'avait rien aux pieds. Il n'est
 “ pas possible d'user de ces raquettes avec nos souliers
 “ ordinaires, il faut prendre ceux des sauvages, qui sont
 “ des espèces de chaussons de peaux boucannées, plissés
 “ en dessus à l'extrémité du pied et liés avec des
 “ cordons.”

EDUARDUS.

Petite correspondance.

Une “Saint-Stanislas” d'autrefois.—L'Outaouais.*

M. Chs LaRocque, Gérant des Annales Térésienues.

Monsieur le Gérant,

Le 13 novembre m'a remis en mémoire une “Saint Stanislas” d'autrefois. C'était en 1868, l'année que M. Stanislas Tassé, quittant la cure de St-Rémi, revenait à Ste-Thérèse reprendre pour la seconde fois les rennes du supériorat et donner à la maison le bénéfice de son énergie, de ses travaux et de son expérience. Au jour de sa fête, il y eut une séance publique; on y joua un drame en trois actes, tout-à-fait pieux, frais et délicat, intitulé “Stanislas”, qu'avait produit, quelque douze ans auparavant, la plume sévère et correcte de M. l'abbé Verreau, alors directeur au Séminaire de Ste-Thérèse. Quand le rideau s'ouvrit, un élève de

* Cette correspondance, imprimée pour le mois de Saint Stanislas, a du être remise, faute d'espace, à cette livraison du mois de décembre.

Belles-Lettres, M. Napoléon Théoret s'avança sur la scène et lut au nouveau supérieur une adresse de bienvenue rédigée en hexamètres latins. Or, c'est cette petite pièce de poésie, humble et timide, travail d'Humanistes encore novices dans l'art des vers, que j'ose tirer du secret de mes paperasses pour la livrer à la publicité de votre revue, si toutefois vous la jugez digne de cet honneur. Je me garderai bien d'en donner la traduction, ne voulant pas faire injure à l'érudition de vos lecteurs. — J. 1.

Adsunt autumnī tristissima tempora : solis
 Vultus abscondunt auratos nebula, lucem
 Quæ faciunt obscuram ; altis funduntur ab auris
 Ingrati nimbi ; nive operto gramina campo
 Sicca jacent ; et deciduis viduata capillis
 Brachia protendit nuda arbor : omnia lugent.

Arrident autem nobis lætissima corda ;
 Omnibus effulgent in vultu gaudia ; lætos,
 O socii, modulos fidibus cantate sonoris :
 Optatus pater ad natos se reddit amantes.

Læta dies ! Pater o nobis carissime, salve !
 O utinam semper vitam hoc in pacis asylo
 Ducas felicem, mentes et corda juventæ
 Suaviter efformans ! et par ætate Jacobo,
 Discipulos, tibi progenies, pietate decoros
 Discipulis succedentes in tempore cernas !

Nosque tuis manibus, ridens ut parvulus infans
 In matris gremio, dociles sic esse cupimus ;
 Et quoque virtutes adeo exercere colendas
 Ut totidem gemmantes, te cultore, feraci
 Hoc in gymnasio videamur crescere flores.
 Ac utinam longos post annos pectore in imo
 Lætitiā capias dulcem, dulcissima verba
 Hæc dicens : At discipulus meus extitit ille.

Summo de cælo, dignes, o dive Stanisla,
 Stanislam nobis gratum servare Priorem.
 Nos etiam juvenes, juvenum protector amice,
 Ut te sponte tuis auscultantem usque gerebas,
 Sic o sic nostris, rogo, fac parere magistris.

Aujourd'hui que tout le monde parle de colonisation et de *vallée de l'Ottawa*, on ne sera peut-être pas fâché de lire les éloges que l'*Otaouais* lui-même, il y a quelques années, faisait de ses avantages et de ses gloires. Toutes les grandes rivières du Canada, dans une prosopopée hardie, avaient pris la parole ; l'*Otaouais* se leva

le dernier, immédiatement après le Saint-Laurent, et il s'exprima en ces termes :

Je suis l'Outaouais. Je n'ai pas la témérité de me comparer à mon roi, à mon suzerain à qui je dois et paie tribut ; mais il m'est bien permis, après tous les autres, de rappeler quels sont mes titres de gloire.

Outaouais ! quel beau nom ! que de douceur il a ! que d'euphonie ! Outaouais : sept voyelles et deux consonnes seulement ; cependant, ce mot si doux dans son articulation, ne manque ni de force ni de sonorité : vous diriez un mot grec, on le prononce *ore rotundo*.

Autrefois, alors que les vastes contrées de l'Ouest dormaient encore ensevelies dans les ténèbres de la mort, j'étais le chemin par lequel leur arrivaient la vie, la lumière et les missionnaires. J'ai vu Brebeuf, Lallemand, Garnier, Druillettes et tant d'autres. Un d'entre eux, pas loin d'ici, au Sault-au-Recollet, a trouvé dans mes ondes la palme du martyr et la couronne du paradis. Sans doute aujourd'hui il répète avec joie : béni soit pour moi la voie du ciel, béni soit l'Outaouais.

Je suis le chemin des "pays d'en haut." Le léger canot d'écorce a glissé sur ma surface, le lourd "grand canot" chargé de pelleteries à fendu mes ondes, et bien souvent j'ai frémi sous la cadence des avirons.

Que de fois le coureur de bois s'enfonçant dans les profondeurs de l'inconnu, à la poursuite des loutres, des martres et des aventures, sous les voûtes de mes sombres forêts, sur les sables de mes grèves, au milieu de la nuit obscure, que de fois n'a-t-il pas allumé le feu de son campement ! J'ai entendu, j'ai répété le refrain de tous ses chants.

Sur mes bords s'étend une richesse de forêts inépuisables où croissent des pins énormes, des sapins longs, mais si longs qu'ils vont toucher les étoiles du firmament, les cèdres du Liban sont surpassés. Les billots, sur mes rives, s'entassent comme des montagnes ; jour et nuit on entend le cri aigu de la scie ; les planches, au loin et au large, s'empilent nombreuses comme les pâtées de maison d'une grande ville ; je descends vers la mer des radeaux étendus comme des îles, et j'alimente de mes bois les marchés du monde entier : où trouver un autre Outaouais ?

Comme au Saguenay, montagnes dont les sommets se perdent dans les nues, pics sauvages et escarpés, collines couvertes de feuillage et de verdure, forêts pleines d'ombre, de gibier et de mystères ; et, de plus qu'au Saguenay, lacs aux eaux tranquilles et dormantes, cascades aux sauts bouillonnants, champs riches de culture, villes florissantes, lieux déserts, lieux habités, on trouve le long de mon parcours tous les genres de beauté, de grandiose et de pittoresque.

Mes vallées ne sont ouvertes à la colonisation que d'hier, et déjà elles sont couvertes de riches moissons ; les villages y surgissent comme par enchantement ; partout s'élèvent vers le ciel de nouveaux clochers surmontés de la croix sainte. Des flots de population arrivent des plages lointaines de la catholique Irlande ou des compagnes patriarcales du Bas-Canada ; tous les détails s'organisent sous le souffle sage et prudent d'un mouvement habilement dirigé ; tout enfin sur mes rives, depuis les hommes jusqu'aux choses, est plein de jeunesse, de vigueur et d'avenir.

Voyez-vous ces masses d'eau qui, du haut d'un rocher, s'engouffrent comme en des *chaudières* profondes ? un nuage de vapeur s'élève de l'abîme vers le ciel. Voyez-vous cette fine nappe d'onde argentée qui, sur le penchant d'une rive escarpée, se déroule en une dentelle de bouillons qu'on dirait de *blancs rideaux* ? Voyez-vous ce fier promontoire qui porte haut sa tête, entouré de clochers étincelants, de dômes brillants, de mouvement, de vie et d'agitation, couronnés de superbes édifices d'une architecture recherchée : c'est Outaouais, la ville d'Outaouais, je lui ai donné mon nom. Ville capitale, tête du pays, cerveau de la Puissance, elle est assise avec orgueil sur mes bords et baigne ses pieds dans mes eaux profondes : est-il en Canada fleuve qui puisse se glorifier d'un tel honneur ? Là se font entendre chaque année ces foudres d'éloquence, et j'en répète les échos d'un océan à l'autre ; là se fabriquent les lois, coule à plein bord la sagesse, et j'en porte les flots mêlés à mes flots partout les artères du pays.

C'est pourquoy, vive l'Outaouais !

XXX.

Dons reçus pour notre bibliothèque

Depuis le 5 octobre 1881.

(SUITE)

Le Rév. J. Séguin, curé de Verchères.—Perpétuité de la foi, 4 vols.—Histoire du Concile de Trente, 3 vols.—La sainte Vierge d'après les Saints Pères, 4 vols.—Œuvres de sainte Thérèse, 3 vols.—Nicolas : Etudes sur le christianisme, 3 vols.—Nicolas : Le protestantisme.

Le Rév. J. Lonergan, curé de Ste-Brigide de Montréal. — Echo du cabinet de lecture, 4 vols.

Le Rév. Chevigny, curé de St-Augustin. — Atlas de l'île de Montréal.

Collegiana.

—Le 22 décembre a été chanté, dans l'église de Ste Thérèse, le service anniversaire de Odessa Diriger.

—A l'ordination du 23 décembre, plusieurs élèves de Ste-Thérèse ont été admis aux ordres sacrés. MM. E. Doucet, R. Laberge, W. O'Meara, J. Turcot, Kennedy ont été faits sous-diacres, et l'ordre de la prêtrise a été donné à MM. J. Demers, N. Gravel, P. O'Donnell, J. Galvin. Nos félicitations et nos meilleurs souhaits accompagnent ces nouveaux élus du Seigneur. *Ad multos annos.*

—Le 29, tous les élèves sont partis, le cœur joyeux, pour les petites vacances du jour de l'an.

—A tous nos amis, à tous les lecteurs des *Annales*, bonne et heureuse année.

Places de Semaine.

PHILOSOPHIE.

Logique.—1^{ers} L. Cousineau, T. Nepveu et L. Valiquet ; 2^e E. David ; 3^e L. Boissonneau.

Mathématique.—1^{ers} T. Nepveu et T. Théoret ; 2^e L. Cousineau ; 3^e J. Holland ; 4^e E. Graton.

RHÉTORIQUE.

Discours français.—1^{er} H. Vachon ; 2^e H. Roy ; 3^e T. Arbour ; 4^e C. Leduc.

Version latine.—1^{er} C. Leduc ; 2^e E. Tellier ; 3^e A. Mantha ; 4^e H. Vachon.

Anglais.—1^{er} E. Coursol ; 2^e H. Vachon ; 3^e E. Tellier ; 4^e A. Martel.

SECONDE.

Composition française.—1^{er} H. Auclair ; 2^{es} H. Roy et E. Ostiguy ; 3^e E. Monet ; 4^e P. McGinnis.

Amplification latine.—1^{er} C. de Martigny ; 2^e H. Roy ; 3^e P. McGinnis ; 4^e O. Cloutier.

Version latine.—1^{er} D. Dubois ; 2^e H. Schetagne ; 3^e E. Ostiguy ; 4^e G. Alarie.

TROISIÈME.

Thème latin.—1^{er} A. Bouchard ; 2^e H. Marien ; 3^e O. Corbeil ; 4^e J. B. Jodoin.

Version latine.—1^{er} H. Marien ; 2^e J. B. Jodoin ; 3^e G. Langlois ; 4^e P. Roch.

Version grecque.—1^{er} G. Langlois ; 2^e H. Marien ; 3^e H. Legault ; 4^e J. B. Jodoin.

QUATRIÈME.

Thème latin.—1^{er} D. Sigouin ; 2^e A. Nepveu ; 3^e C. Poissant ; 4^e A. Carrière.

Version latine.—1^{er} E. Gravel ; 2^e A. Moncion ; 3^e C. Poissant ; 4^e L. Desjardins.

Thème français.—1^{er} C. Delorme ; 2^{es} E. Gravel et L. Desjardins ; 3^e L. Gagnon.

CINQUIÈME (1^{re} DIVISION.)

Thème latin.—1^{er} J. Merlot ; 2^e A. Valiquet ; 3^{es} G. Ouimet et W. Deschambault ; 4^e A. Laberge.

Version latine.—1^{er} G. Merlot ; 2^e J. Gagnon ; 3^e B. Wilson ; 4^e A. Arbour.

Arithmétique.—1^{er} G. Ouimet; 2^e A. Valiquet; 3^e J. Merlot; 4^{es} A. Beaudin et C. Cousineau.

(2^e DIVISION.)

Thème latin.—1^{er} H. Joannet; 2^e M. Leguerrier; 3^e E. Alarie.

Version latine.—1^{er} N. Joubert; 2^e A. Brûlé; 3^e E. Campeau.

Géographie.—1^{er} H. Joannet; 2^e E. Alarie; 3^e P. Legault.

SIXIÈME.

Thème français.—1^{er} G. Boissonneau; 2^e S. Bouvret; 3^e J. Danis; 4^e W. Dion.

Grammaire latine.—1^{er} E. Béchard; 2^e S. Bouvret; 3^e G. Boissonneau et W. Diou; 4^{es} J. Danis et H. Gaborry.

Géographie.—1^{er} W. Dion; 2^e E. Béchard; 3^e S. Bouvret; 4^e A. Trudeau.

Notes de conduite pour le mois de décembre 1882.

PARFAITEMENT BIEN :

MM. L. Boissonneault, E. Graton, T. Nepveu, W. Holland, T. Théoret, A. Thérien, J. Blais, E. Coursol, A. Martel, G. Alarie, J. Casey, J. C. Dunn, A. Graton, E. Monet, E. Benoit, J. Chaumont, O. Corbeil, J.-B. Jodoin, H. Legault, P. Roch, J. Boisseau, F. Labonté, D. Nepveu, A. Préfontaine, O. Simard, B. Benoit, A. Beaudin, W. Deschambault, W. Jarry, A. Marchand, J. Merlot, J. Brazeau, M. Leguerrier, H. Joannet, H. Béchard, M. Brière, S. Bouvret, L. Trudeau, J. B. Turcot, D. Brunet, A. Jasmin, W. Maisonneuve.

TRÈS BIEN.

MM. U. Brûlé, E. David, A. Péladeau, H. Sanche, T. Jasmin, C. Leduc, C. O'Hare, J. Campeau, U. Ethier, J. Martin, D. Plouf, H. Schetagne, S. Turcot, A. Aubry, A. Champagne, E. Daignault, J. Duquet, F. Latulippe, H. Marien, O. Paiement, A. Pilon, F. Jasmin, A. Pominville, A. Charbonneau, L. Desjardins, A. Moncion, A. Ouimet, C. Poissant, J. C. Prieur, W. Proulx, A. Thérien, O. Thérien, L. Bergevin, C. Cousineau, A. Gagnon, C. Kelley, J. Marchand, J. Ouimet, J. Thérien, B. Wilson, A. Laberge, E. Campeau, A. Brûlé, P. Legault, F. D. Villemure, D. Boyer, G. Boissonneault, A. Cloutier, J. Danis, N. Dubois, A. Guénet, Z. Lacroix, A. Lefebvre, L. Séguin, L. Trudeau, H. Gaboury, J. Dillon, P. Martin, A. Roy, U. Martin.
